

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 41

Artikel: C'est une âme : [suite]
Autor: Berthaud, Max
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187169>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sans cesse sur leur passage cet objet importun, que les sommeliers avaient soin de remettre bien en vue chaque matin, finirent par murmurer; et l'on voyait à chaque instant un Allemand, un Français, un Anglais ou quelque autre étranger s'arrêter en fronçant le sourcil et se demander: « A qui diantre peut donc appartenir cette maudite caisse, contre laquelle j'ai failli maintes fois me rompre les jambes?... »

Et, penché sur le colis, il finissait par oublier, sa mauvaise humeur en lisant les nombreuses cartes de commerce et étiquettes qu'on avait eu soin de coller sur toutes ses faces, et qui vantaient, sous mille formes diverses, la qualité supérieure des produits de la fabrique... »

Ces petites scènes se répétant chaque jour, la malle-réclame ne manquait jamais de fournir le prétexte d'amusantes plaisanteries dans les conversations du salon, du fumoir ou de la table d'hôte.

Le but de notre industriel était atteint.

On voïadzo ào paradis et la ligne.

L'incourà dè Revirepantet, lo père Maillet, étai tant bon, mà tant bon, que lè dzeins, qu'étiout prào crouïo, ne s'ein geinàvont diéro, et coumeint ne bramàvè jamé, quiet que fassont, l'aviont fini pè ne perèin allà ni à confesse, ni à messe et pè sè passa dè religiïon.

« Cein ne pào pas mè dourà, sè peinsà lo bravo incurà, et faut tatsi dè lè ramenà ào bon tsemin » ! Assebin, quand l'eut bin ruminà se n'affèrè, fe derè on deçando per tot lo veladzo que l'avai oquidè d'importeint à derè que vouàitivè Revirepantet, et que faillai que ti, grands et petits sè trovèyont à l'église la demeindze.

« Ce bàyi que l'est » ? desiront lè dzeins, et lo leindéman lè fennès que sont prào curès et lè z'homo prào fennets lài furent ti, et quand l'incourà ve quie tot lo veladzo rasseimbià, lào fe :

— Cràidè-mè, ne mè cràidè pas! mà hier à né, quand y'é étà cutsi, que peinsàvo à vo et que cein mè fasai tant mau bin dè cein que vo z'ai tant pou dè goût po sauvà voutre n'ama dè la perdechon, ye mè desé : tot parai voudre bin savai cein que dévignont cliào dè Revirepantet que son moo, et iò son lodzi per léd'amont. N'avé pas petout cein peinsà, que mè cheinto eimpougni dein mon lhi et portà frou sein savai coumeint, kà ni portès, ni fenétrès n'ont étà àovertès. Tantià que mè su trovà pe hiaut que lo tòi, à travai lè niolans; y'é passà decoutè la louna, travaissà lo pàys dâi z'étailès, iò y'é vu duè comètès ein construkchon, et mè su trovà dévân 'na granta porta tot ein or et ein ardzeint, avoué on enseigne iò y'avai : paradis ! Du que su quie, que mè su de, faut vâi s'einformà dè mè dzeins, et y'é tapà trài coups à la porta.

— Quoui ètès-vo, mè fâ onna voix ?

— L'incourà dè Revirepantet, se repondo.

— Ah ! l'est vo, mon bravo Maillet, se mè fâ St-Pierro, ein àovresseint la portà ; eintrâ et preni onna chaula.

Adon mè fâ chetâ et mè dit : quin bon nové ?

— Eh bin vouàiquie, se lài dio, y'é on bocon couson po mè dzeins et vegné vairè quoui vo z'ai ein paradis !

St-Pierre preind on grand làivro, asse grand què cé dè la fretéri, et sè met à folliatà po trovà la pàdze dè noutra coumouna.

— Coumeint ditès-vo, se mè fâ, ein vereint lè folliets ? Re...re... revire, revire, quiet dza : Revirecotillon ?

— Revirepentet ! Se l'ai dio, kà mè fasai rirè avoué son Revirecotillon.

— Revirepantet ! vaitisé, père Maillet, vouàiti ! Et lo folliet étai tot bianc !

— Eh ! te possiblio ! se fé, lài arâi-te moïan que n'iaussè nion ein paradis ?

— Vo vaidè, se mè dit, pas on âma.

Et coumeint vayai que mè désolâvo, mè dit : Ne pliorà pas ; saront binsu ein purgatoire. Allà lài vairè ; vo faut preindrè cliia rietta à gautse, et quand vo z'arâi passà on pont, vo n'ai qu'à tapà à n'a granta porta dè fai qu'est decoutè.

La fin deçando que vint.

4

C'est une âme.

Quant elles furent sorties, on apporta le Porto, le Sherry, le Syracuse, sans oublier les liqueurs étrangères et nationales ; nous étions encore une douzaine d'hommes, mais la salle à manger me parut vide. On voulut me faire causer, je répondis par des monosyllabes ; on voulut me faire boire, je trempai mes lèvres, mais je ne bus point. Enfin le père de famille, prenant pitié de moi, me rendit la liberté en disant d'un ton un peu dédaigneux, que je n'étais bon que pour la compagnie des femmes.

Au salon, ce fut bien une autre affaire. Il était arrivé quelques jeunes gens, et parmi eux lord P... Il causait avec miss Jane quand j'entrai. Ce jeune homme, qui n'était pourtant pas mal et qui paraissait bien élevé, me déplaisait souverainement. Cela se voyait clairement sur mon visage, sans doute, car miss Jane se leva aussitôt en rougissant.

Une des sœurs s'était mise au piano ; on valsa. Miss Jane vint à moi et, sans plus de façon, m'entraîna dans le tourbillon. Quelle ivresse ! Je sentais son cœur palpiter près du mien. Ce bal improvisé dura toute la nuit. Le lendemain matin, je reçus un petit mot de la jeune fille. Elle m'invitait à une fête de campagne que ces demoiselles avaient organisée. C'est ainsi que les choses se passent en Angleterre. En relisant pour la centième fois l'écriture couchée de miss Jane, je me demandai ce que tout cela allait devenir. J'étais amoureux, c'était clair, et la jeune fille ne paraissait pas le voir avec déplaisir. N'avais-je pas senti son bras frissonner sur le mien, sa main trembler dans la mienne ? Ne m'avait-elle pas donné licence de la voir chaque jour, pour la simple raison que j'y trouvais le bonheur ? Ne m'avait-elle pas présenté à sa famille comme l'élu de son cœur ? Tout cela me semblait si simple, si naturel et si concluant, que je me considérais déjà comme un fiancé.

La partie de campagne avait pour but Kiew et Hampton-Court. Ce sont lieux familiers pour les habitants de Londres. Les uns s'y rendirent par le chemin de fer, les autres en mail-coach avec cochers rouges et trompes de chasse. Nous trouvâmes tout préparé pour nous recevoir.

On ne se doute pas en France à quel point les Anglais et surtout les Anglaises aiment le plaisir et la gaité. Ce fut un assaut de folies et de rires pendant toute la journée. Quand le soir vint, nous dinâmes à Kiew dans une de ces vieilles auberges qui montrent leur façade bariolée sur la grande place verte de la commune. Au bout de cette place, il m'en souvient, un prédicateur en plein vent débitait un sermon et chantait des psaumes. Toute l'Angleterre du vieux temps revivait à mes yeux, un peu mélangée au moderne.

Miss Jane était à mon bras. Je ne l'avais pas quittée de tout le jour et il me semblait bien que je ne la quitterais jamais. Je n'avais pourtant pas encore fait l'aveu explicite de mon amour, ni demandé à la jeune fille si elle consentirait à me prendre pour époux. Ces choses-là se concertent entre amoureux avant de se régler en famille. C'est l'usage en Angleterre ; je le savais et je me préparais à formuler ma demande ce soir même. Je voyais l'occasion propice. J'entraînai ma compagne un peu à l'écart du prêche. Nous marchions silencieusement sur le gazon, qui éteignait le bruit de nos pas. Le prédicateur avait allumé sa lanterne, les aubergistes leur gaz, mais nous étions loin des lueurs importunes.

— Mademoiselle, lui dis-je en français, un peu ému de mon discours, — Mademoiselle... — je me repris : ma chère Jane, vous avez bien vu que je vous aime...

— Je l'ai bien vu. Moi, je vous aime aussi.

Cette naïve sincérité pensa bien me confondre tout en inondant mon cœur de joie.

— Alors, repris-je en lui saisissant la main, ce qui me reste à dire devient plus facile... Vous consentiriez donc à m'épouser ?

— Oh ! non, fit-elle en riant.

— Bon, me dis-je en moi-même, voilà la coquetterie féminine qui reprend ses droits. Nous allons jouer à cache-cache. Je vais entrer dans son jeu et continuer la plaisanterie. J'étais si sûr de mon fait ! Elle m'aime, et nous nous marierons après qu'on se sera fait un peu prier, pour la forme.

— Bon, repris-je tout haut, vous ne voulez pas m'épouser, vous voulez donc que je vous enlève ?

— Oh ! fit-elle en riant plus fort, c'est amusant.

— Si le procédé vous plaît, il n'a rien qui me déplaît. Nous sommes loin de la compagnie, nous sommes seuls, venez.

Et je la saisis par la taille pour l'entraîner. Elles s'échappa de mes mains et se mit à courir. Je la rattrapai aisément. Nous n'étions qu'à vingt pas de la station, la locomotive sifflait. Nous voilà sur le seuil.

— Oh ! fit-elle en s'arrêtant brusquement, assez ; retournons maintenant.

J'aimais autant ne pas commettre un rapt, surtout n'ayant aucune bonne raison pour le commettre.

Jane et moi nous étions d'accord ! je n'avais qu'à faire ma demande aux parents, elle serait bien accueillie. Pourquoi dès lors leur faire l'injure d'enlever leur fille ?

(A suivre.)

La charité.

Nous trouvons, dans les mémoires d'un mendiant anglais, cette définition de la charité chez diverses nations, qui n'est certes pas dépourvue de sel :

« Le Français vous jette son sou au loin, afin de vous faire courir, et rit de vous voir fouiller dans la poussière.

« L'Anglais vous envoie son penny avec un geste de mépris, en vous appelant vaurien ou fainéant.

« L'Allemand vous tend son pfenning et, se ravisant, le remet dans sa poche.

« L'Espagnol vous appelle son frère, et vous prie de l'excuser au nom du ciel et de tous les saints.

« L'Italien vous fait partager son pain noir et son fromage, en vrai camarade.

« Mais il n'y a que le gentilhomme turc, tout musulman qu'il est, qui entende la charité chrétienne, car c'est le seul qui, lorsque vous vous présentez à l'heure du repas, vous invite à vous asseoir à côté de lui et ne craint pas de frôler ses vêtements brodés contre les haillons du pauvre. »

Un parvenu demandait l'autre jour à un poète :

— Apprenez-moi un peu à me connaître en vers, afin que je puisse juger ceux qu'on lit dans mon salon.

— Monsieur, lui répondit le poète, la chose serait trop longue à vous apprendre ; mais lorsqu'on vous en lira, dites toujours que cela ne vaut rien ; vous ne courez presque jamais le risque de vous tromper.

Un malade bien égoïste assomme un médecin de ses incessantes visites. Hier, le médecin, qui avait déjà écouté deux fois ses doléances dans la matinée, se voit arraché à son déjeuner par ce gêneur insupportable. Le médecin se présente la serviette à la main, et le malade, en le voyant, s'écrie avec une conviction profonde :

— Je vous jure, docteur, que si ça n'avait pas été pour moi, je ne vous aurais pas dérangé !!!

Chacun sait combien l'on emploie volontiers l'expression : *je m'en vais*, lorsqu'on souffre de quelque malaise qu'on ne sait trop comment définir et qui n'en est pas moins douloureux et angoissant. — Voici à ce sujet une petite anecdote qui a le mérite d'être authentique : Une jeune femme, se sentant malade pendant la nuit, dit tout à coup à son mari qui sommeillait :

« Mon cher Emile, je ne sais ce que j'ai, je sens que je m'en vais ! » — Attends, je t'en prie jusqu'à demain, lui répond ce dernier, ne te trouves-tu pas bien avec moi ?...

L'épouse, remise de son indisposition, sourit, mais les paroles qu'elle venait d'entendre n'étaient pas tombées dans l'oubli. Quelques jours plus tard, le mari, indisposé à son tour, se plaignait amèrement : « Oh ! que je me sens mal ; je crois que je m'en vais ! » — Eh bien ! mets tes souliers, et surtout n'oublie pas ton parapluie, lui fit son épouse.

Le pauvre homme fut à son tour guéri de s'en aller si facilement et surtout dans de pareilles conditions.

On remarque que, dans les restaurants inférieurs, ou plutôt dans les petites tables d'hôte, le poisson est un plat fort rare, si ce n'est tout à fait absent. C'est ce dont un habitué se plaignait au patron d'un de ces établissements.

— Ah ! s'écrie alors celui-ci, c'est que le poisson est un article fort délicat ; il exige trop de fraîcheur ! Parlez-moi du bœuf, et ici il désignait le bifteck que le consommateur avait sur son assiette ; parlez-moi du mouton, à la bonne heure ! au bout de quinze jours, j'en fais encore ce que je veux !!

Théâtre. M. le directeur Laclaindière nous annonce la réouverture du théâtre pour le jeudi 2 novembre prochain. Les journaux de la Chaux-de-Fonds, où la troupe de M. Laclaindière joue actuellement, parlent de celle-ci avec beaucoup d'éloges.